

La renaissance littéraire et artistique à Lausanne au IXe siècle

Autor(en): **Besson, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **24 (1916)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-20430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'elle puisse être, qui ne soit assurée de sa subsistance ou par son travail, ou par un secours ordinaire et réglé. »

† BERNARD DE CÉRENVILLE.

LA
RENAISSANCE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
A LAUSANNE AU IX^E SIÈCLE

Comme tous les royaumes d'origine barbare élevés sur les ruines de l'empire romain, le royaume franc, dont notre pays faisait partie, n'eut guère d'autre civilisation que celle que l'ancienne Rome lui avait léguée. Mais, à la fin du VII^e, au VIII^e siècle, dans les lettres comme dans les arts, la culture classique laissait des traces de moins en moins profondes. Les cent vingt ou cent cinquante années qui suivirent le règne encore glorieux de Dagobert nous apparaissent comme une époque de décadence à peu près générale, au milieu de laquelle émergent quelques abbayes et quelques évêchés, gardiens des traditions littéraires et scientifiques d'autrefois.

Ces traditions furent reprises avec enthousiasme par Charlemagne, qui voulait, suivant sa propre expression, créer une Athènes nouvelle, l'Athènes du Christ, où les études bien conduites prépareraient toutes à la connaissance de Dieu.

Pour le dire en passant, la préoccupation religieuse tenait une large place dans l'impulsion donnée aux lettres par Charlemagne. « Corrigez vos livres, dit aux hommes d'église un capitulaire du 23 mars 789; car souvent ceux qui doivent demander à Dieu quelque chose le demandent mal, n'ayant que des livres peu corrects... » Le même souci se fait jour dans la lettre que l'empereur adresse à Baugulphe, abbé de

Fulda, et qu'il lui demande de faire connaître aux autres dignitaires ecclésiastiques : « Ces dernières années, comme on nous écrivait de plusieurs monastères, pour nous faire savoir que les frères priaient pour nous, nous nous sommes aperçus que, dans la plupart de ces lettres, les sentiments étaient bons, mais les discours, incultes. Alors nous avons commencé à craindre que, la science d'écrire étant faible, l'intelligence des saintes écritures ne fût trop imparfaite et nous savons tous que, si les erreurs de mots sont dangereuses, les erreurs de sens le sont beaucoup plus. C'est pourquoi nous vous exhortons, non seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à les cultiver avec une humilité agréable à Dieu, afin que vous puissiez pénétrer plus facilement et plus sûrement les mystères des écritures divines. »

Développer l'intelligence afin que chacun pût non seulement prier mais prier correctement, non seulement lire mais comprendre les saintes écritures, tel fut l'un des premiers motifs qui poussèrent Charlemagne à promouvoir les études dans son royaume. L'heureux mouvement, chacun le sait, prit bientôt une plus grande envergure, et, grâce au concours d'hommes remarquables, Pierre de Pise, Paulin d'Aquilée, Paul Diacre, Alcuin surtout, il aboutit à ce qu'on a justement nommé la renaissance carolingienne. Cette renaissance fut courte, il est vrai ; mais son influence se fit sentir encore, bien qu'amoindrie, longtemps après.

Ce qui forme aujourd'hui notre patrie suisse ne resta pas en dehors du progrès général. L'abbaye de Saint-Gall, par exemple, y tint une large place, et celle de Saint-Maurice, au temps de l'abbé Althée, ami personnel de Charlemagne, vécut, elle aussi, des années brillantes et prospères. Mais nous voudrions restreindre le champ de notre enquête, et rechercher s'il y a des vestiges de la renaissance carolingienne dans notre canton même et spécialement à Lausanne.

Nous ne pensons pas que la vie de saint Himier puisse nous donner des lumières sur ce point. Malgré les ingénieuses déductions présentées jadis par l'un des membres les plus distingués de notre société, nous ne sommes pas absolument sûrs que la vie de saint Himier ait été faite à Lausanne, et, d'ailleurs, elle offre vraiment peu de mérites littéraires. Mais nous avons d'autres témoignages concluants, quoique peu nombreux.

Le premier est l'épithaphe de l'évêque David, conservée dans le cartulaire de Notre-Dame. David fut élu en 827; il prit part en 829 au concile de Mayence et mit sa signature au bas de l'acte par lequel Lothaire, en 840, faisait réhabiliter l'archevêque Ebbon de Reims. Dix ans après, David mourut, assassiné près d'Anet par le sire de Degerfelden. Au XIII^e siècle, on conservait encore le souvenir de cette mort tragique dont les causes précises sont ignorées, et l'on montrait l'endroit du crime, au bord d'un ruisseau, près d'une grosse pierre, où l'on avait vu longtemps de larges taches de sang...

L'épithaphe de David se compose de vingt vers. Ils ne brillent, à la vérité, ni par la limpidité du sens ni par l'élégance du rythme. Néanmoins ils présentent ceci d'intéressant : on y a relevé huit réminiscences classiques, prouvant que l'auteur s'était assimilé, non seulement l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile, mais les *Héroïdes*, les *Amours*, les *Fastes*, les *Pontiques* d'Ovide. Comme il est bien probable que cet auteur était un chanoine, l'épithaphe de David nous montre que certains membres du clergé de notre cathédrale cultivaient assez les lettres profanes pour se remémorer, à l'occasion, plusieurs passages des poètes latins, même de ceux que les gens d'église, par profession, devaient le moins méditer...

Paix aux cendres du chanoine anonyme ! Nous aurions mauvaise grâce à lui tenir rigueur de ses lectures. Conten-

tons-nous de signaler le fait intéressant, l'étude approfondie des classiques, au moins chez quelques érudits, à Lausanne, dans la première moitié du IX^e siècle.

Le successeur de David fut Hartmann. D'abord prévôt de l'hospice du Mont-Joux, élu en 852, il mourut le 14 avril 878. Son épitaphe, qui n'a rien de génial, ne contient aucune réminiscence classique avérée. Mais elle renferme des mots et des périphrases qui dénotent le réel souci de la forme.

Non seulement elle affirme que l'évêque a reconstruit la cathédrale, mais elle le félicite de son esprit largement ouvert à tous les arts :

Artibus omnigenis conversus pectore largus.

Par une allitération d'un parfait mauvais goût elle loue sa science et son érudition :

Doctor doctilegus doctorum dogmate doctus.

Il nous est impossible de contrôler dans quelle mesure ces deux derniers éloges sont fondés. Ils attestent cependant chez le prélat au moins une certaine préoccupation scientifique et artistique. Nous savons, par des fragments découverts lors des dernières fouilles, que des artistes travaillèrent, en effet, sous ses auspices à notre cathédrale du IX^e siècle. Sans parler de quelques débris de sculptures de style langobard, qui doivent bien lui avoir appartenu, et qui manifestent, comme leur nom même l'indique, une influence italienne, il faut signaler la grande et belle dalle funéraire brisée, puis réemployée dans le petit escalier qui montait au chœur de l'église romane.

Le nom du défunt manque. Divers indices, trop longs à expliquer ici, nous permettent de l'identifier vraisemblablement avec le diacre Gisoln — *Gisænus* ou *Gisolnus levita* — dont l'obit est marqué dans le cartulaire au 31 mai 875. Ce

diacre aurait été l'ami de l'évêque Hartmann et son collaborateur, semble-t-il, dans la réfection de la cathédrale; son inscription l'appelle *sacri cultor*. A supposer que cette identification soit fautive, le document épigraphique dont nous parlons, et qui appartient sans aucun doute à notre IX^e siècle, n'en a pas moins de valeur pour la question qui nous occupe.

Ce qui mérite surtout de nous arrêter, c'est la paléographie de l'épithaphe. Au premier regard, l'œil est frappé par l'élégance des caractères. Instinctivement on songe aux belles capitales romaines ou encore aux riches alphabets de l'humanisme. Plusieurs raisons évidentes empêchent de penser à une époque aussi tardive que le XV^e siècle, et, d'autre part, le vocabulaire et la métrique montrent assez que l'épithaphe n'appartient pas à l'époque romaine. Nous sommes en présence d'un vrai chef-d'œuvre de la renaissance carolingienne. L'imitation minutieuse et voulue de l'antique est manifeste. A preuve le *B* dont la boucle supérieure est légèrement plus petite que la boucle inférieure; le *E*, dont les trois barres horizontales sont exactement de même longueur; le *M*, large, dont la partie médiane s'abaisse jusqu'à la ligne de base; le *P*, dont la boucle reste parfois ouverte; le *R*, dont le jambage de droite prenant à l'extrémité de la boucle s'allonge avec élégance. Une œuvre de ce genre révèle un atelier où travaillent des ouvriers formés à bonne école, puisant leur inspiration dans les monuments anciens. Et de même que l'épithaphe de l'évêque David, par son contenu, suppose une certaine renaissance littéraire, celle de l'évêque Hartmann, par sa facture, atteste une certaine renaissance artistique.

Nous disons *une certaine* renaissance. Dans quelle mesure le mouvement s'est-il répandu? Nous l'ignorons. Charlemagne et ses collaborateurs avaient caressé le rêve de faire

participer tout le monde, même les gens du peuple, aux progrès des lettres. Un capitulaire de 802 dit que tout père de famille doit envoyer son fils à l'école ; Théodulphe d'Orléans oblige tous les prêtres de son diocèse à ouvrir une école gratuite. Impossible de dire si de semblables décisions furent prises chez nous et, même prises, elles auraient pu n'avoir aucun effet. Il nous reste de ce temps un texte curieux ; il est précisément contemporain de Hartmann : c'est le procès-verbal d'une assemblée d'ecclésiastiques tenue à Curtilles. Le latin dans lequel il est écrit n'a rien qui sente ni de près ni de loin une renaissance quelconque... Ses graves incorrections font déjà songer au roman. Nous sentons, d'instinct, que le brave auteur de cette page a le parler du cru.

Enfin, puisque nous devons être aussi complet que possible, ajoutons un dernier trait. A l'époque où régnait partout le goût des *Annales*, le souci de l'histoire ne fit pas entièrement défaut chez nous. Un anonyme lausannois, probablement un clerc de la cathédrale, a transcrit et annoté, dans la deuxième moitié du IX^e siècle, un exemplaire des *Annales de Flavigny*, marquant d'une brève mention plusieurs événements dont le Pays de Vaud avait été le théâtre.

En résumé, notre pays subit, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique, l'influence de la renaissance carolingienne. On ne peut dire toutefois ni combien de temps ni dans quelle mesure cette influence s'est fait sentir. Lausanne en eut probablement le privilège pour quelques-uns de ses habitants les plus favorisés et dont la cathédrale était le centre.

Et tandis que dans les palais brillants et les illustres abbayes du royaume, les savants appelés de très loin par Charlemagne discutaient sur la réforme de l'écriture et le progrès des sciences, nos ancêtres, pour la plupart, continuaient à travailler leurs champs et leurs vignes, peu sou-

cieux de savoir bien écrire et n'ayant d'autre beau langage qu'un certain parler bon enfant, rendu plus savoureux par l'expressive cadence d'un accent calme et sans prétention... Peut-être ne s'en portaient-ils pas plus mal.

M. BESSON.

LES TOMBES NÉOLITHIQUES

DE TAVEL SUR CLARENS

Nous devons à l'obligeance et à la générosité de M. Maurice Barbey, avocat à Clarens, les deux intéressantes photographies qui accompagnent ces lignes. Elles représentent deux tombes préhistoriques découvertes et déterminées en avril et mai 1915 dans les circonstances suivantes.

Le 24 avril, M. François Inversin, vigneron de M. Ern. Mayor, « à la fin de Tavel », derrière le cimetière de Clarens, creusait un silo à légumes au fond de sa cave. A une profondeur de quarante centimètres, M. Inversin découvrit une tombe formée de larges dalles sur ses côtés ; une autre dalle de cinquante-cinq sur quarante centimètres environ était placée sur les pieds du squelette que renfermait la tombe. Celle-ci mesurait environ un mètre de longueur sur cinquante-trois centimètres de largeur, et, chose curieuse, le corps qu'elle contenait a dû être ployé pour y être introduit.

L'examen des ossements et de la terre qui les entoure, dénote l'action de l'eau dans ce sous-sol ; la terre a remplacé la moëlle à l'intérieur des os. Une seule dent, retrouvée dans un fragment de la mâchoire, paraît dénoter un homme très âgé. Les déblais renferment de nombreuses traces de charbon, quelques petits morceaux de briques rouges ; jusqu'ici